II. 89. 471. A. V. 6.

BIOGRAPHIE

DE

PIERRE BORTIER

PAR

BIOGRAPHIE

DE PIERRE BORTIER.

BIOGRAPHIE

DE

PIERRE BORTIER

PAR

G. DE BREYNE-DU BOIS.

BRUXELLES
OFFICE DE PUBLICITÉ
A.-N. LEBÈGUE ET C^ie^, LIBRAIRES-ÉDITEURS
46, RUE DE LA MADELEINE

1880

A MON PÈRE.

A qui, mieux qu'à vous, pourrais-je dédier ce livre?

Vous avez intimement connu Pierre Bortier, votre concitoyen.

Souvent, vous avez rendu hommage à son mérite et à ses vertus.

Et vous-même, pendant de longues années, comme bourgmestre de votre ville natale, et comme membre de la Chambre des représentants, vous avez rendu à Dixmude de nombreux et de grands ser-

vices, — et pourquoi ne le dirais-je point? — avec un dévouement et un désintéressement admirables.

Aujourd'hui encore, dans votre verte vieillesse, vous ne cessez de répandre le bien...

En dehors de ces considérations, — et à part mon affection et mon respect filials, — il est une chose surtout que j'aime à dire et à proclamer : *C'est vous qui m'avez montré le chemin du devoir!*

LE 15 SEPTEMBRE 1879.

Je n'oublierai point cette date : le 15 septembre 1879!

C'était le jour de l'enterrement de Pierre Bortier à Bruxelles.

Le conseil communal de la petite ville de Dixmude avait délégué, pour la représenter aux funérailles, trois de ses membres : MM. Dautricourt-Woets, bourgmestre, Feys-Kesteloot, échevin, et celui qui écrit ces pages (1).

Nous fûmes les premiers à la maison mor-

(1) M Auguste Hoet qui, depuis longtemps, habite Bruxelles, — mais qui est resté Dixmudois de cœur, — s'était spontanément joint à notre députation.

Figuraient également au convoi funèbre quelques conseillers communaux du village d'Adinkerke.

tuaire; les derniers, nous quittâmes le cimetière de Laeken. C'était notre devoir...

Ni ici, ni là, pas un mot d'adieu ne fut prononcé. Toutefois, au moment où l'on descendait le cercueil dans le caveau de famille, je remarquai parmi les assistants un homme à la figure nerveuse, les cheveux au vent, pâle d'émotion, en proie à une vive douleur. On eût dit qu'il avait quelque chose à dire, mais qu'en même temps il se retenait à contre-cœur. C'était Degeyter, le poète populaire flamand, un ami intime du défunt.

Il n'y eut donc que des adieux silencieux, — les plus sincères et les plus pénétrants, peut-être...

Pourquoi cette abstention, pourquoi cette dérogation à un usage universellement pratiqué?

Tout simplement, parce que tous les assistants savaient que Bortier, dans ses conversations intimes, avait, bien des fois, exprimé le désir, qu'à l'occasion de sa mort, il ne fût prononcé aucun discours funèbre. Et tout le monde, d'un accord tacite, tenait à respecter ce vœu, quel qu'il fût.

Seulement, le bourgmestre de Dixmude déposa

sur la tombe une magnifique couronne d'immortelles, où étaient inscrits, en lettres d'or, ces mots : *A M. Bortier, la ville de Dixmude reconnaissante.*

Détail incompréhensible! Il y avait, à cet enterrement, peu, très-peu de monde. En quittant la maison mortuaire, nous étions (y compris les membres de la famille) soixante-dix ou, tout au plus, soixante-quinze personnes; arrivés au cimetière, nous n'étions plus... quarante.

Si Bortier avait été enterré à Dixmude, des milliers d'individus, toute la ville, riches et pauvres, vieux et jeunes, auxquels se seraient joints nombre d'habitants accourus des quatre coins de l'arrondissement, et des villes environnantes de Furnes, de Nieuport et de Ghistelles, en un mot, une grande foule émue eût accompagné son cercueil, et un concert de regrets se fût élevé sur sa tombe.

Mais, foin de vains regrets et de réflexions stériles!

C'est égal.

Je n'oublierai jamais cette date : le 15 septembre 1879!

POURQUOI CE LIVRE?

Bortier n'est pas un grand homme. Il n'a aucun droit à la célébrité. Je ne veux pas même le placer dans le petit panthéon, où se trouvent les Belges illustres. Mais Bortier n'était pas, non plus, le premier venu. Il émergeait de la foule, et la foule le remarquait. Dans la Flandre occidentale, et notamment dans l'arrondissement de Dixmude, il était un personnage. Pendant de longues années, il y a joui d'une immense popularité, et, chose rare, d'une popularité de bon

aloi. Son nom avait ce prestige mystérieux qui s'empare des masses. On l'appelait « le riche Bortier », ce qui voulait dire : celui-là, au moins, n'est pas un égoïste, un thésauriseur, un avare, un inutile; il fait travailler; il laisse vivre; et, s'il ne fait pas de dépenses pour satisfaire sa vanité personnelle, il fait de grandes dépenses pour les autres. C'est un homme de bien.

C'était là le langage du peuple, et c'était là la vérité.

En dehors de la Flandre occidentale, Bortier avait une certaine notoriété dans les grandes villes du pays. Il était même un peu connu partout.

Au demeurant, une physionomie intéressante, sympathique, avec une pointe d'originalité.

A ces titres, — et à bien d'autres encore que je ferai connaître dans le cours de cet opuscule, — Bortier mérite quelques pages de biographie, — non pas surfaites, mais frappées au coin de la vérité, de cette éternelle vérité qui analyse non-seulement la vertu, la sagesse et les qualités dominantes de l'homme, mais qui, pour achever le portrait, l'estompe des ombres insépa-

rables : les imperfections, les taches, les défauts, les travers...

Aussi bien, je tâcherai de faire ressortir, dans ce petit volume, tout ce que Bortier a, en général, fait de bien, de beau, de grand, mais, avant tout, et spécialement, ce qu'il a fait de bien, de beau, de grand, pour sa ville natale, pour Dixmude.

A VOL D'OISEAU.

Et tout d'abord, quelques lignes préliminaires.

Pierre-Louis-Antoine Bortier naquit à Dixmude le 10 juin 1805. Il y passa son enfance. De bonne heure, il manifesta un goût prononcé pour le travail. Il fit ses premières classes à Thourout. Il continua et acheva ses études au Lycée de Bruges. De là, il fut élève à un institut de commerce à Paris, où il passa deux ans.

A vingt ans, — à cet âge où la vie est si belle et si séduisante, — il se trouva à la tête d'une fortune considérable. Au lieu de gaspiller sa

jeunesse en passe-temps inutiles et en frivolités mondaines, il voyagea dans le but de s'instruire, d'agrandir ses connaissances, de fortifier son esprit, de mûrir son jugement. Il visita l'Italie, où il se passionna pour l'art. C'est là qu'il s'engoua tout à la fois de la musique de Rossini et des tableaux de Michel-Ange (1).

Il se rendit plusieurs fois en Angleterre.

La première fois, parti, comme bien d'autres Belges, avec une espèce de prévention, il en revint comme tout le monde, enthousiasmé des Anglais, de ce peuple qui comprend et pratique si bien la liberté, enthousiasmé de ce magnifique système agricole, qui fait l'admiration des autres contrées de l'Europe.

Il parcourut la France, s'arrêtant de préférence dans les grands centres industriels, où il se fit expliquer les progrès accomplis, les nouveaux procédés employés, les dernières inventions appliquées.

(1) Il y a plus de quarante ans, me disait-il un jour, que j'ai eu le bonheur de voir à la chapelle Sixtine, à Rome, le tableau de Michel-Ange : *le Jugement dernier*, et aujourd'hui encore, toutes les fois que je songe à ce chef-d'œuvre, je le revois pour ainsi dire devant mes yeux

Paris, ce prestigieux foyer intellectuel, devait l'attirer plus que toute autre ville. Pendant bien longtemps, chaque année, il y séjourna une grande partie de l'hiver, suivant le mouvement littéraire, artistique; fréquentant les salles de conférences; aimant à passer une soirée au Théâtre-Français, et de préférence lorsqu'on jouait une comédie de Molière; lisant et écrivant beaucoup, toujours occupé, n'oubliant jamais ni son pays, ni ses compatriotes, ni ses concitoyens, ni sa ville natale.

Les dernières années de sa vie, Bortier, toujours actif, demeura à Bruxelles.

Il avait l'esprit constamment occupé de choses utiles. Il s'efforçait d'accomplir le bien, se trompant parfois, victime de l'utopie, se remuant beaucoup, — aujourd'hui à Dixmude, demain à Ghistelles, un autre jour à cent lieues de là, — mais toujours guidé et entraîné par les intentions les plus honnêtes, les plus pures, les plus humanitaires. Il travaillait toujours, — *laboremus*, c'était sa devise, — mais à sa manière, modestement et obscurément, sans attirer les regards approbateurs du public, sans rechercher

les applaudissements, ne voulant ni places ni honneurs, et dédaignant toutes sortes de décorations, qu'il nommait, un peu misanthropiquement, les *jouets de la vanité humaine* (1).

(1) Je l'ai entendu cent fois se servir de cette locution.

BORTIER AGRONOME.

Je désire faire ce travail avec ordre et avec un peu de variété. A part un portrait à la plume et quelques anecdotes inédites, je compte étudier l'éminent Dixmudois à différents points de vue : comme agronome; comme écrivain-brochurier; comme philosophe; comme homme politique et comme philanthrope.

Je trouve, dans l'*Indépendance belge* (numéro du 5 août 1864), un article très-élogieux pour Bortier, d'où j'extrais le passage suivant :

« ..... M. Bortier est un *agronome distingué* qui s'est mis par de constantes études au courant des besoins industriels et commerciaux du pays : sa place était marquée à la Chambre des représentants, et sa candidature eût été accueillie avec la plus grande faveur. »

Bortier a toujours éprouvé pour l'agriculture une sympathie réelle, je dirai plus, une vraie passion. Vous ne pouviez pas vous trouver un quart d'heure à causer avec lui, sans qu'il ne saisît l'occasion de vous entretenir des biens de la terre et des intérêts agricoles. Il défendait ses opinions agronomiques avec chaleur, quelquefois avec opiniâtreté.

Il possédait des notions de physique et de chimie. Ce qu'il connaissait mieux, ce qu'il avait étudié à fond, c'est l'économie politique. Il savait tous ses grands auteurs, comme on dit vulgairement, par cœur, et il citait volontiers les principales maximes de cette science sociale si indispensable, et qu'on devrait enseigner dans toutes nos écoles. Il prêchait le libre-échange. Voici, sous ce rapport, de sages paroles que je cueille dans une de ses brochures : « Les nations

agricoles peuvent et doivent être libre-échangistes ; et ce n'est que le jour où elles manquent à leur mission, qu'elles recourent à la protection pour sauvegarder des intérêts industriels privés, contraires aux intérêts des masses. »

Ne sont-ce pas de bons conseils aussi, qu'il donne dans une autre brochure, pour remédier à la dépopulation des campagnes?

« Je signale, dit-il, la construction de maisons saines et confortables, qui rendent la vie d'intérieur agréable à l'ouvrier, alors que généralement, il ne trouve aujourd'hui qu'un réduit sombre et triste pour s'abriter avec sa famille. C'est dans une habitation attrayante, munie d'un jardin, que l'ouvrier agricole, en se retrempant à l'esprit de famille, pourra lutter avec succès contre les entraînements pernicieux du cabaret. Il est démontré que rien n'attache l'homme au sol comme de le cultiver lui-même, pour son propre compte ; les produits qu'il en recueille lui semblent meilleurs, et tous ses efforts tendent à augmenter sa récolte qui a, de plus, pour résultat économique d'accroître son bien-être. »

Qu'il eût des idées à lui, des idées trop belles pour pouvoir jamais recevoir une application pratique, — des rêves à lui, — je ne le cache point. Mais, il était de si bonne foi, ce charmant utopiste, que souvent lui-même devait croire que... c'était arrivé. D'ailleurs, que d'excellentes réformes n'a-t-il pas préconisées par la parole, par la plume, par l'exemple! Que d'expériences n'a-t-il point faites dans l'intérêt de l'agriculture, — et dont les autres, après lui, ont profité!

Que des égoïstes, que des malins, que ceux qui n'ont jamais sacrifié une pièce de cent sous pour le bien public, lui aient jeté la pierre, — qui, du reste, ne lui a fait aucun mal, — parce qu'il dépensait de l'argent en pure perte, sans réussir, je comprends cela, la méchanceté et l'ingratitude étant des choses humaines; mais, que nous le blâmions de son excès de générosité, ce serait non-seulement injuste, mais ce serait insensé!

Il lui arrivait de faire trop grand, peut-être!

Ainsi, parmi ses créations agricoles, je citerai *Britannia*, sa ferme-modèle, à Ghistelles, —

trop richement modèle, ma foi, pour que d'autres propriétaires imitent son exemple.

Comme tout le monde, j'ai admiré ces installations tout à la fois luxueuses et curieuses, mais, en les quittant, je n'ai pu m'empêcher de dire à part moi : Trop de fleurs... agricoles !

ECRIVAIN-BROCHURIER.

Mettant à profit ses loisirs, Bortier avait commencé par publier quelques rares plaquettes, sans nom d'auteur, renfermant des pensées générales, semi-philosophiques, semi-fantaisistes, en forme de dialogue, ou bien une suite de maximes des grands philosophes de l'antiquité. Mais ce n'était pas là sa voie. Il lui fallait la brochure, la vraie brochure, ayant un but spécial, actuel. Il n'aurait pas pu ne pas écrire de brochures. C'était chez lui comme un besoin.

C'était quelque chose d'irrésistible, c'était une vocation. Il s'attachait passionnément à ce travail. Il fit des recherches considérables, sans jamais se rebuter. Il y mettait du temps, et je ne sais quels soins coquets. Toutes ces brochures ont de la correction et une certaine élégance de style. On y rencontre de temps en temps une page d'un accent chaleureux, indigné...

Ces petits écrits avaient de 15 à 30 pages en moyenne, étaient imprimés à un nombre considérable d'exemplaires, sur papier de luxe, et la plupart enjolivés d'une gravure. Il y en a qui ont eu plusieurs éditions. Bortier les distribuait à profusion, se chargeant lui-même de l'expédition et de tous les minimes détails qui s'y rapportent. Il avait sa liste de lecteurs fidèles, — d'autant plus fidèles qu'ils recevaient les petits cahiers imprimés pour rien. A la tête de ces abonnés gratuits se trouvaient un bon nombre d'instituteurs primaires, pour qui il a toujours éprouvé une véritable affection.

Je sortirais du cadre que je me suis tracé en écrivant cette étude biographique, si je voulais analyser cette série de brochures. J'en citerai à

l'occasion quelques passages intéressants. D'ailleurs le fond de ces opuscules atteste de la part de son auteur des connaissances solides et variées. Je les ai lues et relues, au moment où elles ont paru.

Je viens, très-rapidement, de les parcourir à nouveau. Il m'en est resté une pensée bienfaisante. Toutes ont en vue le progrès incessant de l'agriculture, en même temps que l'amélioration du sort, le bien-être matériel et moral de l'ouvrier et du petit cultivateur.

Voici les titres des principales brochures (1) :

Le sel en agriculture (a eu sept éditions);

Cobergher, peintre, architecte et ingénieur;

Distribution d'eau dans la ville d'Ostende;

(1) Quelques-unes de ces brochures ont été traduites en flamand par M. Lansens, un bon écrivain flamand, et un archéologue de mérite. Lansens habitait le gros village de Couckelaere (arrondissement de Dixmude) où il vivait en philosophe, — un doux philosophe, — entouré d'estime et de considération. Il avait dirigé là, dans le temps, une école primaire et un pensionnat dont on disait beaucoup de bien. Il a formé d'excellents élèves. Mais Lansens, — qui voulait garder ses convictions et sa dignité, qui ne voulait pas se courber devant la sujétion épiscopale, — fut haineusement et traîtreusement poursuivi par le clergé...

Bortier et Lansens étaient liés d'une amitié intime. Ils avaient à peu près le même âge. Celui-ci n'a survécu à celui-là que de quelques mois.

La tourbe en agriculture ;

Boisement du littoral et des dunes de la Flandre ;

Tangue ou sallon calcaire marin ;

Calcaire à nitrification ;

Passé et avenir des anciens ports flamands ; le littoral de la Flandre au IX^e^ *et au* XIX^e^ *siècle.* (Cette brochure est accompagnée de deux cartes en regard représentant le littoral de la Flandre en 861 et en 1876 : parallèle géographique très-curieux).

De la création des jardins gratuits en faveur des ouvriers agricoles prenant leur retraite ;

Dépopulation des campagnes ;

Plan et coupe de maisons d'ouvriers agricoles ;

La question des sucres ;

La question de Terrueren ;

Matière première nouvelle pour la fabrication du papier d'impression.

Bortier, toute sa vie, a caressé ce rêve : « réunir toutes ses brochures, les publier en un seul volume, tirer cet ouvrage à un nombre

considérable d'exemplaires, distribuer et répandre gratuitement ce livre, qu'il eût intitulé : *Brochures de Pierre Bortier*. »

Je suis un des rares amis à qui, — bien *timidement*, — il a dévoilé cette pensée secrète de son cœur ; et je considère comme un devoir de consigner ici, en passant, ce détail intime.

Aussi bien, je suis convaincu que la très-honorable famille Bortier, — qui compte des hommes fort distingués parmi ses membres, — du moment qu'elle connaîtra ce vieux souhait s'empressera de le réaliser. Elle sera heureuse, — tout en faisant une action utile, — de pouvoir rendre un hommage posthume à un parent tant regretté.

* * *

Une remarque et une bizarrerie. De même que Bortier aimait à émailler la conversation, — sans abuser de cette manière, — de citations d'auteurs favoris, de proverbes, de sentences, de maximes, de même il n'oubliait jamais d'orner

le titre de ses petites études d'une épigraphe, parfois de deux épigraphes.

L'engouement pour cette fantaisie littéraire a presque disparu aujourd'hui. C'est bien dommage, car l'épigraphe avait du bon. Elle attirait, frappait, donnait confiance. C'était la fleur d'un autre, mais c'était une fleur. Chez l'écrivain dont nous nous occupons, l'épigraphe représente un symbole de modestie.

Il s'appuyait par là sur une grande et honnête pensée ; il mettait son travail sous la protection d'un penseur ou d'un philosophe. Il les cueillait un peu partout, ces citations, ces quelques mots mis en vedette ; et la phrase empruntée s'appropriait parfaitement au sujet traité. Ainsi, à propos *Du Boisement du littoral et des dunes de la Flandre,* l'auteur prend deux vers de lord Byron, qu'il fait suivre de cette traduction française : *Doué d'une nature rustique, ce sapin croit d'autant mieux que les rochers sur lesquels il se développe sont plus élevés et moins abrités*. Je citerai encore l'épigraphe — bien belle et bien choisie ! — extraite des *légendes arabes* : « *Les peuples qui honorent*

la vieillesse s'honorent eux-mêmes, » et qui sert de sous-titre moral à la brochure intitulée : *De la création des jardins gratuits en faveur des ouvriers agricoles prenant leur retraite.*

Maintenant, voici la bizarrerie, ou plutôt le signe particulier, — qui frappait l'œil du lecteur.

Les couvertures des brochures-Bortier avaient toujours la même couleur : vert de mer. Cette manie ne varie jamais. Au surplus, Bortier devait avoir une prédilection toute particulière pour cette teinte. Car, j'ai conservé une longue correspondance de lui, qui date de loin et de différentes époques. Eh bien ! papier à lettres et enveloppes, tout est vert de mer.

HOMME POLITIQUE ET PHILOSOPHE.

Bortier se disait *philosophe chrétien*.

« Philosophe chrétien, j'accepte l'esprit du christianisme, *Dieu et l'amour du prochain*, doctrine admirablement exprimée par les Pères de l'Église des IVe et Ve premiers siècles de l'ère chrétienne, alors qu'il n'y avait ni cultes, ni cérémonies religieuses, alors qu'on s'adressait à la raison et non à l'imagination pour moraliser l'homme. »

« La philosophie chrétienne veut que l'on

relève l'homme abâtardi, et non que l'on augmente son abrutissement, ainsi que le proclame le Syllabus. »

« Michel de l'Hôpital, Bacon, Montesquieu, Spinosa, ont été mes guides dans le cours de ma longue carrière. Ils m'ont fait comprendre, en même temps que les Pères de l'Église, que l'homme ne vaut qu'en raison de ce qu'il ajoute par ses œuvres personnelles à l'œuvre commune (1). »

Il se moquait volontiers des préjugés et des superstitions. Il les comparait au chiendent qui détruit la meilleure herbe. Il écoutait avant tout la voix de sa conscience éclairée par la raison. Au demeurant, il était très-tolérant pour les opinions religieuses des autres, à condition qu'on le fût pour les siennes. Il ne s'inquiétait pas de ce que faisaient les autres. Il laissait tout le monde libre d'aller ou de ne pas aller à la messe. Il n'y allait pas, lui.

Comme homme politique, Bortier appartenait, tout entier, à l'opinion libérale, au parti du pro-

(1) Extraits d'un manuscrit.

grès. Il arborait son drapeau franchement, courageusement, et partout. Il n'avait garde d'en mettre le moindre lambeau en poche. Il avait en horreur les capitulations de conscience. Il n'aimait pas les jésuites ni le jésuitisme. « Les jésuites sont les janissaires de l'Église militante, et sèment partout la division, la discorde et la haine (1). »

Il se déclarait antimilitariste. Il avait une haine profonde pour la guerre, et il avait cent fois raison. Il défendait énergiquement la paix universelle, et il avait mille fois raison. Seulement, il avait tort de ne pas vouloir, à cet égard, compter avec le temps, les idées reçues, les institutions établies, les mœurs, et, que sais-je encore? tout ce qui tient racine, et qu'on ne détruit pas d'un coup. En un mot, il lui manquait un peu cette qualité politique qu'on apprécie tant de nos jours, et qu'on nomme l'opportunisme.

Qui, parmi nous, ne se souvient de sa propagande infatigable au moyen d'une feuille volante — sorte de *tract* — qu'il fit distribuer à

(1) Autre extrait d'un manuscrit.

foison, aux quatre coins de la Belgique? *Guerre à la guerre* — tel était le titre de ces quatre pages — contenait l'opinion philosophique contre la guerre de Tite-Live, de Plutarque, d'Érasme, de Montaigne, de J.-J. Rousseau, de Voltaire, etc., etc. Il fit tirer une traduction flamande, où le titre : *Guerre à la guerre*, fut remplacé par cette inscription développée : *Congrès de l'avenir. Plus de champs de bataille! Plus de blessés ni de morts! Plus de pays dévastés ou ruinés! Donc, maudite soit la guerre!*

Belles illusions qui ne faisaient de mal à personne!

Bien des fois, les libéraux de Dixmude avaient offert à leur sympathique et digne concitoyen une candidature pour la Chambre ou pour le Sénat. Bortier répondit toujours par un *non* catégorique. Ce fut en 1864 que l'association libérale (dont il était membre et est resté membre jusqu'à sa mort) fit un dernier appel à son dévouement politique. Le comité n'épargna aucune peine, aucune démarche. Il eut recours à la coopération de toutes les influences et de toutes

les amitiés. Il s'adressa notamment au grand orateur parlementaire, à l'illustre homme d'État, M. Frère-Orban, que Bortier honorait de sa profonde estime. M. Frère-Orban intervint avec autant de courtoisie que d'empressement. Il échoua comme tout le monde. Bortier resta inébranlable. Non pas qu'il fût insensible à ces chaudes marques de confiance. Il en fut, au contraire, très-flatté et très-reconnaissant. J'ai là, devant moi, une lettre pleine de gratitude, qu'il envoya à l'association libérale de Dix-mude.

J'en extrais la dernière phrase : « Les deux lettres que vous venez de m'adresser, messieurs, seront pour moi un des souvenirs les plus précieux de nos relations politiques. »

La cause, le secret de ces refus continuels, n'était autre qu'un sentiment d'indépendance personnelle qu'il poussait jusqu'aux dernières limites, jusqu'au scrupule.

Quoi qu'il en soit, à chaque occasion, à chaque lutte, il apporta sa part de combat, et fut généreux, comme en toutes choses.

*
* *

A la suite de l'élection législative de 1850 (dont les Dixmudois n'ont pas perdu le souvenir), un petit journal ultramontain, — de sainte et calomnieuse mémoire, — eut l'audace d'attaquer Bortier, qui avait grandement contribué au triomphe du candidat libéral. Bortier riposta vivement, et non sans esprit, dans le *Weekblad*, l'organe du libéralisme dixmudois...

Il est édifiant, et non moins instructif, de relire aujourd'hui cette polémique, qui date à peu près de trente ans, et d'où l'on peut déduire cette conséquence : les catholiques de nos jours, les cléricaux, si vous voulez, sont restés les mêmes avec un degré de violence de plus.

Cueillons quelques phrases, détachons quelques arguments.

Le journal catholique avait intitulé sa série d'articles injurieux : *Violences des libéâtres.*

« Violents, s'écria Bortier, et pourquoi se-
» rions-nous violents au moment d'un triomphe
» qui nous en promet d'autres, oui, d'autres,

» monsieur, prenez-en votre parti, car les habi-
» tants de la campagne commencent à ouvrir
» les yeux, ils ne veulent plus être les marion-
» nettes du clergé ; ils comprennent que l'État
» doit être séparé de l'Église. »

Voici un passage plein d'ironie narquoise :

« Vos petits coups de griffe, et ceux de vos
» camarades de Bruges, m'ont fait prendre la
» plume, moins pour me défendre que pour
» vous conseiller de faire, dorénavant, patte de
» velours, quand vous voudrez entreprendre une
» lutte contre les idées libérales, pour lesquelles
» les Dixmudois ont une sympathie aussi vive
» que votre journal en a pour le temps des
» *dimes*, nommé le *bon temps*, par certaines
» gens que vous devez connaître. »

Autre lettre du même au même :

Le *Boterkuipje* avait traité son adversaire de *voltairien*, de *franc-maçon*, de *possesseur de biens nationaux*..

Aujourd'hui, en 1880, — malgré le chemin qu'a fait le progrès, — c'est toujours, aux yeux des catholiques, un crime d'être voltairien ; c'est plus que jamais une abomination que d'être un

franc-maçon. Ces gens ne sont tolérants que vis-à-vis d'eux-mêmes, et en faveur exclusive de leurs doctrines surannées. Quant au cliché « de possesseur de biens nationaux », il est tellement rouillé, qu'il a été mis au rancart.

Écoutez. Il y a une pointe d'humour dans cette définition du franc-maçon. « Vous en voulez aussi beaucoup à la *franc-maçonnerie!* Je ne suis point *franc-maçon*, mais un de mes oncles, qui l'était, me dit un jour : Savez-vous ce que c'est que les francs-maçons? Ce sont des hommes qui se réunissent pour dîner ensemble, et faire des quêtes au profit des pauvres. »

La question des biens nationaux est traitée de main de maître.

« Vous annoncez, monsieur, que vous avez l'intention de traiter la question des biens nationaux; — voilà précisément ce que je désirais. Vous avez dit tout haut ce qu'une partie du clergé dit tout bas : *Le clergé n'accepte pas le Concordat; le Concordat a eu tort de sanctionner la possession des biens nationaux.* Nous pensons, nous, que nous n'avons pas besoin de la sanction du Concordat pour être légi-

times possesseurs de biens légitimement vendus, et non volés par l'*Assemblée constituante*. Par cette mesure, l'Assemblée constituante espérait ramener l'Église à sa simplicité primitive, et remettre la France en possession de ses domaines usurpés. Ces biens, dans l'origine, avaient été confiés à la gestion du clergé, comme on confie à des administrateurs les biens des hôpitaux et des établissements de bienfaisance. Je n'examinerai pas ici comment ces propriétés ont été immensément augmentées par des captations, au détriment d'héritiers légitimes, et comment le *vœu de pauvreté* prescrit par l'Évangile fut un moyen de richesses pour les moines qu'on voyait alors comme on les voit aujourd'hui : *par le chemin du ciel courir à la fortune* (1).

Avant l'Assemblée constituante, on avait été obligé, en France, d'avoir recours aux mêmes mesures relativement aux biens du clergé. Il faut, dit Montesquieu, il faut que, sous les trois races, l'on ait donné, repris, redonné plu-

sieurs fois à l'Église tous les biens du royaume.

Puis, il renforce sa dialectique, en citant les Pères de l'Église.

« Saint Chrysostôme reprochait aux moines d'Antioche d'être des *escamoteurs* de testaments (1), *hereditatum fures*. Ce dernier abus était porté si loin que l'autorité impériale fut obligée de venir au secours des familles. Valentinien défendit aux femmes de léguer leurs biens aux églises : toutes jetèrent de hauts cris. La plupart des prêtres se plaignirent que l'on attentait au droit naturel. Il fallut que saint Jérôme écrivît pour apaiser le tumulte. Voici ses paroles : « J'ai honte de le dire : l'affront fait à l'Église est le juste châtiment de son avidité; on permet aux prêtres des idoles, aux farceurs des théâtres, aux écuyers du cirque, aux courtisanes de recevoir des legs, et on le défend aux prêtres chrétiens, c'est qu'ils sont devenus plus avides que les courtisanes, les histrions et les sacrificateurs du paganisme; la loi de l'empereur

(1) En 1880, on escamote toujours les testaments. Seulement, depuis 1879, on a trouvé un mot pittoresque flamand, — déjà francisé, — qui caractérise parfaitement la chose : *Scherreweg*.

est juste; elle venge les familles dépouillées et l'Évangile foulé aux pieds. »

*
* *

En 1869, il y eut, à Dixmude, une élection partielle pour la Chambre des représentants.

Bortier vint appuyer vivement, de tous ses efforts et de toute son influence, le candidat de l'Association constitutionelle et libérale. A cet effet, il adressa aux électeurs de l'arrondissement de Dixmude une circulaire, où il fit connaître et développa « diverses questions, les unes politiques, les autres touchant aux intérêts matériels et intellectuels du pays, qui réclament une solution prompte, catégorique et sincère ».

Ce programme de réformes est certes très-intéressant, mais trop long pour l'insérer ici en entier. Je me contenterai de copier les passages les plus importants :

« L'*instruction publique* s'impose tout d'abord à notre attention. Former les jeunes générations à la pratique de toutes les vertus, de toutes les libertés, en leur faisant comprendre

leurs devoirs en même temps que leurs droits. Voilà la question qui doit occuper, en première ligne, le pouvoir et les Chambres.

« Il faut, pour cela, assurer la rapide construction de nouvelles écoles; garantir aux instituteurs, — ces courageux pionniers de la civilisation! — une position plus en rapport avec leur mission dévouée, et leur assurer au moment de la retraite une pension rappelant les services rendus ».

« L'*hygiène* et la *salubrité publique* sont au corps ce que l'instruction est à l'âme, à l'esprit et au cœur. Bien des travaux d'assainissement sont nécessaires dans notre pays. Il y a à soustraire nos populations rurales aux fièvres pernicieuses qu'engendrent des eaux stagnantes, et l'heure de la solution ne saurait être retardée impunément ».

« *Accorder l'extension du suffrage;* — appeler résolûment les capacités au scrutin; y admettre ceux qui ont pour mission de former les jeunes générations, serait un acte logique dans un pays de liberté comme le nôtre. »

« *L'abolition des droits de péage* sur les

voies navigables amènerait l'*affranchissement des matières premières*, et cet affranchissement produirait des échanges réguliers avec les denrées agricoles. Ce mouvement commercial viendrait ranimer nos anciens ports flamands et enrichir des populations dont le glorieux passé répond de l'avenir. »

« *Un projet de loi sur les sociétés* est déposé depuis nombre d'années; à chaque session, la discussion en est remise. Et cependant, jamais loi ne sera plus utile pour protéger les campagnards contre les sinistres financiers qui se succèdent d'une manière effrayante; jamais paroles prononcées dans une assemblée d'actionnaires n'ont été plus vraies que celles-ci : « *La plupart des grandes sociétés financières sont organisées dans le but de gagner sur les actionnaires, et non sur les affaires elles-mêmes, et de donner lieu à des fortunes colossales, faites en un jour, par des spéculations que la morale publique réprouve, et réprouve à juste titre.* » Il importe que les Chambres rendent la responsabilité des administrateurs réelle, d'illusoire qu'elle est aujourd'hui. »

« *Une loi sur le règlement du travail des enfants dans les manufactures et surtout dans les houillères* serait un acte d'humanité. Il ne faut pas, a-t-on dit, *attenter à la liberté et à la puissance paternelle*. La loi, disons-nous, doit aide et secours aux enfants mineurs, et il ne doit pas plus être permis de laisser épuiser les forces physiques des enfants, que de les laisser dépouiller de leurs héritages. »

On peut discuter ces questions.

On peut les développer, les modifier. Mais on doit reconnaître que celui qui, en 1869, a préconisé ces réformes, était un homme d'une intelligence peu commune, et animé de chaleureux sentiments démocratiques.

PORTRAIT A LA PLUME.

Taille élevée. Constitution robuste. Sans maigreur, ni corpulence. Carré des épaules. Des traits accentués, un peu rigides, un peu froids; mais tempérés par des yeux bleus pâles, très-doux. Correctement mis, mais sans élégance et sans la moindre recherche. Invariablement en noir. Une redingote boutonnée jusqu'au cou. — Je ne l'ai jamais vu en habit et en cravate blanche. — Un chapeau que des bords très-larges (1) avaient rendu presque légendaire.

(1) Très-larges, pour protéger sa vue qui était faible.

Ce qui frappait surtout en lui, c'était tout à la fois un air de simplicité, de dignité et de prestance... Tel m'apparaît Bortier, en chair et en os, lorsque j'évoque son souvenir dans ma mémoire.

Au moral, il était doué de toutes les belles et nobles qualités, avec un grain de puritanisme qui leur donnait un piquant *relief*. Il avait des vues larges, et quelque chose d'élevé et de grand dans la pensée, où se mêlaient cependant quelques rêves et quelques utopies. Une indépendance de caractère que, dans certaines circonstances, il poussait trop loin. Le sentiment inné de la bienfaisance. Une générosité sans égale, et du cœur à pleins bords. Aimant et encourageant les arts et les lettres. Montrant, dans toutes les circonstances, beaucoup de respect, de déférence, de sympathie pour les écoles et les instituteurs primaires de l'État. Fier et enthousiaste, lorsque l'occasion de défendre la cause de l'instruction et de l'éducation populaires se présentait pour lui (1). Vivant

(1) Combien de fois, dans des conversations privées, ne l'ai-je entendu traiter longuement ce sujet, au point de vue surtout de la laïcité? Il s'animait, gesticulait, et finissait toujours par rappeler, avec un visible sentiment de satisfaction, ce mot de Leibnitz : *Donnez-moi l'éducation, et je réformerai le monde !*

modestement et philosophiquement. N'ayant pas de besoins de luxe. N'aimant ni les plaisirs mondains, ni les joies brillantes, tapageuses. Fuyant, — c'est drôle, mais c'est ainsi, — les fêtes, les réjouissances publiques (1).

Hé! certes, Bortier avait ses défauts, ses faiblesses, ses imperfections comme tout le monde. Pour certains points, sans importance, du reste, dans des questions de détail (qu'il est inutile de faire connaître autrement), il avait de la variabilité dans ses goûts et dans son jugement. Ce n'était qu'une petite bizarrerie d'humeur, il est vrai, mais qui devait passer pour un caprice lunatique aux yeux des personnes qui lui étaient indifférentes ou ne le connaissaient point. Toutefois, ce travers ne durait que fort peu de temps, et la chose avait été oubliée plus vite qu'elle n'avait été conçue.

Parfois aussi, après un long labeur intellectuel, lorsque Bortier avait trouvé qu'une idée était bonne, on avait beau lui démontrer que cette

(1) Les Dixmudois l'ont convié souvent, — mais vainement, — à une fête de reconnaissance qu'ils eussent exclusivement donnée en son honneur!

idée n'avait pour appui que des arguments spécieux, il la soutenait quand même, et n'en démordait pour personne. Il faisait preuve alors d'obstination, d'opiniâtreté, même d'entêtement.

Mais, ces taches, elles sont à peine visibles, lorsqu'on regarde l'ensemble de cette loyale figure, de cette sympathique nature de gentilhomme!

QUATRE ANECDOTES.

LE SERMENT D'ANNIBAL.

Pour donner un peu d'attrait à cette étude, je vais tâcher de raconter de mon mieux quatre anecdotes que je déclare être vraies.

Aussi bien, vous connaîtrez par là les côtés les plus intimes de cet homme, qui joignait à un caractère d'une trempe si ferme, un cœur bon, doux et aimant.

Pendant l'hiver de 1870, je dinais presque chaque jour avec Bortier à l'Hôtel de l'Empereur, à Bruxelles. Il aimait à causer. Il s'intéressait à

l'actualité. Mais il s'inquiétait peu des nouvelles à sensation, à scandale. Quand l'un ou l'autre entamait la conversation sous ce rapport, oh! alors, il fronçait ses épais sourcils, et se mettait à morigéner. Il avait ses jours de gaîté, — une gaîté mélangée de douceur et d'ironie piquante. Il recherchait en général le côté utile des choses. Il affectionnait aussi la discussion et s'animait assez vite, mais en restant toujours dans les bornes de la courtoisie. Son sujet de prédilection était Dixmude. Il m'en parlait souvent et affectueusement. Il s'informait avec sollicitude du sort d'un grand nombre de ses concitoyens qu'il connaissait... Il n'en est pas moins vrai que j'avais remarqué, qu'il ne prenait presque pas de vin : deux petits verres tout au plus. Ce qui ne voulait pas dire qu'il ne payât pas chaque jour sa bouteille. Au contraire... Dans les premiers jours, je lui exprimai mon étonnement sur sa sobriété. Il fit semblant de ne m'avoir pas compris, et, au moyen d'un détour, changea de conversation. Quelques jours plus tard, je revins à la charge, tout en lui posant la question d'une façon insinuante. Je ne réussis pas mieux cette fois que

la première ; ou plutôt il laissa seulement entendre, qu'il ne prenait jamais ni bière, ni liqueurs. Il esquiva adroitement une réponse. J'étais fort intrigué. Un jour pourtant, — il y avait bien quatre mois que nous étions assis l'un à côté de l'autre à la même table, — un jour, où il me développait ses théories personnelles sur les sociétés de tempérance à Londres, au moment où il manifestait son aversion pour les ivrognes, et au milieu d'une abondante période, je l'interrompis en lui disant gentiment :

— Au moins, aujourd'hui, monsieur Bortier, vous ne me cacherez plus la raison, le motif ou le prétexte de votre abstinence liquide, — dont les Bordelais doivent encore être plus étonnés que moi ?

Il sourit. Il était désarmé. Et il me fit le récit que vous allez lire, et que je donne de mémoire, et pour ainsi dire textuellement :

« A la suite d'une distribution de prix, dans une école à Bruges, et où j'avais eu le bonheur d'être couronné, j'avais invité à dîner quatre compagnons du même âge que moi. J'avais à peine quinze ans. Mes amis étaient plus bruyants

et plus remuants que moi. Ils m'en voulaient, parce que j'étais plus studieux qu'eux, et peut-être un peu aussi, parce que j'avais obtenu deux récompenses. Je me souviens même que j'avais eu le premier prix de version latine et le premier prix de déclamation. Donc, mes copains voulurent se venger de ma sagesse en me faisant une niche. Et ils m'excitèrent à boire du vin plus qu'il ne convenait... Bref, j'avais ce qu'on appelle une légère émotion. Je fus pris de dégoût. J'eus honte de moi-même Je congédiai, — non sans peine, — mes camarades, et j'allai me coucher. Je fis alors le serment d'Annibal. Je jurai de ne plus boire une goutte de vin de trop. Jusqu'à présent j'ai tenu le serment, et je le tiendrai toute ma vie. Voilà pourquoi je n'aime pas le vin; voilà pourquoi j'aime la sobriété. »

Je ne cite point cet exemple pour qu'on l'imite. Loin de là. C'est d'une tempérance idéale, d'une sévérité incompréhensible. Mais ce trait marque une force de volonté rare : une volonté de fer.

PLACE VIDE.

Bortier était tout d'une pièce. Il ne savait pas cacher son indignation. Sous ce rapport, il a fait souvent preuve d'une force de caractère indomptable.

C'était, si je ne me trompe, en 1850. Il entre pour dîner à l'un des premiers hôtels de Bruxelles, qu'il ne me plaît pas de désigner moins discrètement. Toutefois j'affirme le fait, puisque j'étais là. Il était en retard de quelques minutes. Il n'y avait plus qu'une seule place vide à la table d'hôte... Il regarde, fronce le sourcil, hausse les épaules, et s'en va...

Le maître d'hôtel, tout prévenant, le rejoint aussitôt :

— Monsieur Bortier, dit-il poliment, il y a, là-bas, encore une chaise disponible à côté de M. X...

— Je le sais bien, mais je n'en veux pas, de cette place. Je rougirais de m'asseoir à côté de

cet homme, de ce monsieur. Je ne le connais plus. Je ne veux plus le connaître. Il vient de trahir son parti et ses amis politiques...

Cependant l'affaire s'arrangea. Le maître d'hôtel offrit sa place à Bortier, qui l'accepta, et celui-là alla s'asseoir à côté de M. X...

Depuis, toutes les fois qu'il revint à l'hôtel en question, il ne voulut jamais se mettre à côté, ni de face, ni en vue de M. X...

FAUSSE NOBLESSE.

Par exemple, je ne saurais préciser dans quelle année eut lieu à Bruxelles l'aventure suivante.

Bortier et moi, nous descendions la *rue Montagne de la Cour*, devisant de je ne sais quoi; moi, m'arrêtant de temps en temps, pour une minute, devant la montre des magasins, lui, ne

s'arrêtant jamais. Mais, comme j'ai l'habitude de courir en marchant, je le rattrapais constamment. Nous voici, descendant toujours, *rue de la Madeleine*, juste devant l'*Office de Publicité*. De l'autre côté de la rue, un monsieur fort bien mis, mais à l'air hautain, nous salue. Je rends le salut... naturellement.

— Vous saluez cet homme? s'écrie-t-il, indigné.

— Mais je ne le connais point. Il me salue. Je le salue.

— Eh bien! ce monsieur est un défectionnaire. C'est un de nos anciens amis politiques qui a passé dans le camp catholique. L'ambition l'a perdu. C'est un renégat.

Je tâchai de le calmer. Sans m'écouter, il continua de la sorte :

— Il y a plus. Monsieur ne s'appelle plus.... tout court et tout bourgeois. Depuis quinze jours, il s'est fait anoblir, je ne sais comment et pour quelle somme. Aujourd'hui il est baron ou comte, et il a fait ajouter une queue baroque à son nom.

— Ne vous faites pas de mauvais sang, ce

monsieur n'en vaut pas la peine; calmez-vous, ou plutôt faites comme moi. Riez de ces saltimbanques politiques, et de ces clowns de la fausse noblesse. Dansez, pantins, cela nous amuse!

Ah! cette fois-ci, il était d'une colère, et il tremblait un peu. Il lui fallut quelques instants pour se remettre de son trouble et de son émotion.

HISTOIRE DE CHIENS.

Je ne sais pas si Bortier faisait partie de la société protectrice des animaux. En tous cas, il en pratiquait toutes les maximes.

Lui qui se révoltait, quand on brutalisait l'homme en quoi que ce fût; lui qui, pour l'instruction et l'éducation, était un partisan convaincu des moyens de douceur et de persuasion, il n'admettait pas non plus qu'on fût cruel envers

les animaux. Il ne supportait pas qu'on maltraitât n'importe quelle bête, n'importe quelle bestiole.

Il ne s'agissait jamais, remarquez-le bien, d'une sensiblerie ridicule. Il était trop homme pour avoir de ces niaiseries-là. Il aimait les animaux par bonté native, par pitié... Une preuve entre cent.

Très-matinal, il avait pris pour habitude de se promener, dans les rues de Bruxelles, à l'heure où les bienheureux de la petite Capouc contemporaine dorment encore d'un profond sommeil. Il portait ses pas de préférence dans tel ou tel carrefour que je pourrais nommer; seulement ce détail n'importe guère au récit. Si, par hasard, il voyait, en ce moment, passer un retardataire nocturne quelconque, il faisait semblant de continuer son chemin. S'il n'y avait personne, il s'arrêtait silencieusement au milieu de la rue. C'était toujours à la même heure. Bientôt quatre ou cinq chiens, ou même six,—noctambules faméliques sortant des ruelles excentriques à la recherche des détritus, — six chiens entouraient l'ami des bêtes, et l'enveloppaient d'un regard mélancoliquement recon-

naissant... Bortier avait les poches pleines de croûtons de pain qu'il distribuait à la hâte...

J'ai appris, je ne sais plus comment, mais, je sais par qui, — un tendre policeman ! — cette particularité bruxelloise, jusqu'à présent restée inédite. Je voulus assister à cette scène de philanthropie canine... A cette fin, je dus me mettre en embuscade dans la chambre d'un ami, qui était, comme moi, étudiant à l'Université de Bruxelles... Là, au second étage, tout en fumant, je humais l'air frais du matin... J'étais anxieux... J'allais assister à *une première*, une première *sui generis*... Oui, j'ai vu deux fois, — et je l'affirme, — ce singulier mais touchant spectacle d'un millionnaire, — d'un homme *bon comme le pain*, c'est le cas de le dire — servant le premier déjeuner à des chiens errants et inconnus !

Ce fait date de si loin, de si loin ! c'est un de mes plus vieux souvenirs de jeunesse, mais il m'a tellement frappé, que ma mémoire l'a gardé intact et indélébile.

Depuis (il n'y a pas six ans), j'ai su, — non pas

par le même policeman, — mais d'une manière également discrète, — que Bortier faisait toujours sa promenade matinale, et que, toujours, il avait ses poches remplies de morceaux de pain...

Cette petite histoire, cette petite anecdote n'a l'air de rien. Ah! c'est égal, ce rien va au cœur, et parle éloquemment en faveur de l'homme... et un peu aussi, en faveur des chiens.

LE PHILANTHROPE.

Peu d'hommes en Belgique ont fait des actes de philanthropie aussi nombreux que celui dont nous essayons d'écrire l'étude biographique. Peu d'hommes, autant que Bortier, ont fait le bien pour le bien, par pur dévouement humanitaire.

Faut-il citer Dixmude? Non ; car, pour Dixmude, je vais consacrer un article à part, tellement la somme de bienfaits qu'il a répandus sur sa ville natale est grande, considérable.

Faut-il parler de la *Panne* (1)? Bortier a com-

(1) La *Panne* est un hameau dépendant du village d'Adinkerke, à cinq kilomètres de Furnes. Bortier habitait là, quelques mois de l'été, une villa qu'il avait fait construire au pied des dunes, et à deux pas

plétement métamorphosé ce hameau, le plus misérable et le plus triste des hameaux belges jusqu'en 1830. Allez demander aujourd'hui aux habitants de la *Panne*, encore survivants de cette époque, ce qu'ils étaient alors et ce qu'ils sont aujourd'hui; ou bien, adressez-vous aux gens de la génération actuelle; et tous, vieux ou jeunes, vous diront, ceux-ci d'un ton ému, les autres les larmes aux yeux, tout ce qu'ils doivent à leur incomparable bienfaiteur.

Dans les villes maritimes que Bortier avait vues, il s'était familiarisé avec les détails techniques de l'industrie de la pêche. Je ne saurais dire en quelle année, au profit et à la plus grande joie des pauvres pêcheurs de la *Panne*, il utilisa ses connaissances spéciales à cet égard, et y réorganisa sur de nouvelles bases l'industrie de la pêche aux harengs. Il se fit même armateur de la mer. Il s'y ocupait beaucoup du boisement de ses terres des dunes. Son essai de plantation a produit des résultats très-appréciables, notamment pour ce qui concerne l'essence d'aune.

Au demeurant, la *Panne*,— dont la plage, au sable fin, est vaste et belle, — se trouve être un coin balnéaire charmant, — charmant surtout pour ceux qui, au bruit des plaisirs mondains, des bals et des jeux de *Casinos* et autres *Kursaals*, préfèrent les saines promenades dans le sable des dunes et la philosophique contemplation de la mer.

teur — *armateur-amateur*, et à ses dépens, cela va sans dire, — avec je ne sais quel entrain philanthropique. Il dressa de nouveaux statuts et un nouveau règlement pour la pêche, règlement et statuts, moins vicieux, plus équitables, plus humains que ceux qui étaient en usage depuis un temps immémorial. En un mot, il voulut détruire à jamais l'odieuse exploitation exercée jusque-là sur les malheureux pêcheurs de la *Panne*.

Et, si aujourd'hui dans ce hameau du littoral — où jadis croupissait la misère la plus déguenillée — il règne une aisance et un bien-être relatifs, un peu de bonheur et de joie de famille, à qui doit-on cette heureuse transformation sociale, sinon à notre philanthrope?

Guidé par les conseils de son ami le docteur Meynne (1), il s'était longtemps bercé de l'espoir

(1) Médecin militaire et hygiéniste éminent. Écrivain très-distingué. De plus, un observateur et un philosophe. Son ouvrage, intitulé : *Topographie médicale de la Belgique*, est, aux yeux des hommes compétents, une œuvre extrêmement remarquable, presque un monument. — Le docteur Meynne, né à Nieuport, est mort à Bruges, en 1878, dans un âge peu avancé et dans toute la vigueur de son talent.

de créer dans ses dunes un établissement, destiné à recevoir et à guérir des enfants pauvres, affectés de rachitisme.

Il partait de ce point moral et social : « C'est aux heureux de la terre, aux privilégiés de la fortune à venir au secours des êtres rachitiques, souffreteux et privés de ressources (1). »

Une condition, entre autres, à noter, était celle-ci : « L'établissement ne pouvait être desservi que par des laïques (1).

Je ne sais quelles sont les raisons qui l'ont empêché de donner suite à ce projet si éminemment humanitaire et social.

Dans une de ses publications, Bortier s'écrie :

« Des maisons pour ouvriers agricoles, —
» habitations réunissant les conditions les plus
» complètes d'hygiène et de confort, d'un loyer
» modéré et auxquelles habitations est adjoint
» un jardin, — voilà une des mesures que nous
» avons préconisées, et dont les excellents
» effets ne se sont pas fait attendre. »

Il n'avait pas seulement préconisé ces me-

(1) D'après un manuscrit.

sures, mais il les avait exécutées, en divers endroits, — il oublie de le dire, par modestie.

Il continue ainsi :

« Mais, après s'être occupé des travailleurs, il importe également de ne pas abandonner la vieillesse, qui ne peut plus supporter de lourds labeurs et qui, arrivée au déclin de la vie, aurait droit à certaines faveurs.

» Ces invalides du travail méritent, tout aussi » bien que les défenseurs de la patrie, d'éveiller » nos soucis.

» La création, près des agglomérations villa- » geoises, de jardins dont l'usage serait accordé » gratuitement aux ouvriers agricoles des deux » sexes, est une mesure essentiellement pra- » tique. L'ouvrier des champs, même lorsqu'il » cesse de prendre une part active à la culture, » reste capable de cultiver un jardin pouvant » fournir les produits agricoles nécessaires à » l'entretien de son ménage et de sa petite basse- » cour.

» L'on a pu constater que le robuste ouvrier » campagnard, même lorsqu'il est usé par le » travail, désire consacrer son temps à la cul-

» ture. Lui donner un jardin, c'est à la fois
» adoucir sa vieillesse, en récompensant son
» labeur, et le mettre à même de pourvoir à la
» majeure partie de ses besoins, alors qu'il
» pourrait devenir une charge pour le bureau
» de bienfaisance, qui doit réserver ses res-
» sources pour les impotents et les malades. —
» Les jardins potagers appliqués aux écoles et
» aux orphelinats ont donné de merveilleux ré-
» sultats en Allemagne. Nous pensons, que pa-
» reille mesure, appliquée aux ouvriers agricoles
» qui prennent leur retraite, est encore un moyen
» puissant pour combattre la *dépopulation des*
» *campagnes*.

» C'est afin de voir s'étendre à d'autres com-
» munes rurales *le projet qui a été réalisé à*
» *Ghistelles*, que nous venons faire une propa-
» gande active en faveur d'une institution qui
» aura pour les classes agricoles la plus salu-
» taire influence. »

J'ai souligné avec intention cette phrase : *le projet qui a été réalisé à Ghistelles*, où l'on retrouve de nouveau la délicatesse et la retenue dont Bortier ne se départissait jamais. Il s'effa-

çait tellement dans ses écrits, que, lorsqu'il avait à citer une bonne chose faite par lui, il n'osait pas écrire son nom, ni même y faire allusion.

Car c'était bien lui qui avait réalisé ce projet démocratique dont je parle.

Oui, Bortier, — et que personne jamais ne l'oublie! — Bortier a fondé :

« *Des retraites agricoles avec jardins à Adinkerke, dans ses dunes;*

Des maisons ouvrières agricoles avec jardins à Ghistelles;

Des jardins désignés sous le nom de jardins en faveur des ouvriers agricoles prenant leur retraite à Ghistelles ;

Des maisons d'ouvriers agricoles avec jardins situées à Nieucapelle (arrondissement de Dixmude);

Et toutes ces institutions sont dévolues, sans aucuns frais, aux différents bureaux de bienfaisance des communes respectives où elles sont situées (1)! »

Un mot à propos de ces maisons ouvrières.

(1) D'après une pièce authentique.

C'étaient des maisonnettes aérées, saines, bien aménagées, à l'aspect modeste et riant.

A chacune d'elles sont attenantes cent verges de terre (14 ares 66 centiares). Le loyer était minime, et établi en faveur exclusive des ouvriers qui travaillaient dans ses fermes.

A Ghistelles, entre autres, 80 jardinets étaient gratuitement mis à la disposition de vieux ouvriers, les invalides du travail.

Pour avoir droit à cette libéralité, il fallait : n'avoir jamais subi de condamnation; n'être point ivrogne; avoir de la moralité. Si l'usufruitier, — car c'en était un, — était marié et avait des enfants, ceux-ci devaient prendre l'engagement de ne pas aller travailler en France, *parce que, souvent, il manque des ouvriers en Belgique.*

Une commission était chargée de veiller à la stricte observation du règlement, dont je viens d'indiquer les principales dispositions. En cas de transgression des règles, on enlevait impitoyablement le jardinet.

On le voit, c'étaient là des conditions assez sévères, mais qui expliquent surabondamment

l'importance que Bortier attachait à la moralisation de la classe ouvrière.

De plus, le propriétaire, de temps en temps, venait inspecter ces sortes d'oasis plébéiennes. Chaque année, il les réunissait, ces braves gens, et après leur avoir adressé quelques bonnes paroles empreintes de cordialité, il distribuait, au plus méritant, un prix consistant en un meuble de ménage, soit une table, des chaises ou un bois de lit.

N'oublions pas de citer encore ce trait touchant de douze malheureux, six femmes et six hommes, placés à l'hospice des vieillards à Ghistelles, confortablement logés, nourris et vêtus, et dont Bortier payait tous les frais de pension.

Enfin, les actes de charité faits à Bruxelles, de vraie charité, généreuse, administrée là où il le fallait, avec tact, avec discrétion, sans la moindre ostentation, à l'insu du monde,—faut-il en faire le glorieux dénombrement? Je préfère répéter ce que j'ai déjà dit plus haut : Bortier était un philanthrope dans la meilleure et la plus pure acception que ce terme comporte. Car, il

ne se contentait pas d'écrire et de répandre le *verbe*, il agissait, il donnait, il donnait encore, il donnait toujours.

LE BIENFAITEUR DE DIXMUDE.

S'il fallait analyser ce titre d'une manière complète et rigoureuse, ce n'est pas un chapitre, mais un petit livre à part qu'il faudrait y consacrer. Il me serait d'ailleurs impossible de faire l'énumération de ses innombrables bienfaits, car beaucoup sont restés absolument cachés, ceux surtout qui ont trait à la charité proprement dite. Bortier s'apitoyait vite, et il donnait aussi vite qu'il s'apitoyait.

Je réunirai donc tout ce je sais de plus intéressant à ce sujet d'après mes souvenirs per-

sonnels, et tout ce que j'ai pu ramasser çà et là.

Mais, avant tout, j'aime à constater que Bortier, pendant toute sa carrière, n'oublia jamais la petite ville de Dixmude, qu'il ne la perdit jamais de vue, que, sans cesse, il se préoccupait d'elle, qu'il la porta constamment dans son cœur. Je n'exagère pas, comme les faits vous le prouveront plus loin.

Au reste, il est dans la nature de l'homme de partager plus ou moins cette mystérieuse inclination pour l'endroit natal. Et, dites-moi, en dépit du lieu éloigné où l'on se trouve, n'est-il pas vrai, qu'il arrive maints moments dans la vie où, involontairement, l'on se reporte, avec un charme ému, aux souvenirs lointains de l'enfance et de la jeunesse, où l'on revoit dans l'imagination le nid de la famille ; où résonne la cloche du village ; où l'on entend le bruit des baisers maternels ?

Et, ce sentiment invincible vous prend à l'improviste, et vous remue pendant quelques instants, malgré tout, malgré les événements, la position sociale, le bonheur, ou les revers dans lesquels vous ont jeté les hasards de la vie.

Seuls, ceux-là qui ont le cœur endurci et les nerfs émoussés, n'ont jamais ressenti ces impressions !

Le lecteur ne nous en voudra pas de ces quelques réflexions peut-être trop sentimentales, d'autant plus qu'elles sont physiologiquement en rapport, et dans une grande mesure, avec l'homme dont nous étudions la vie dans ses manifestations diverses.

* * *

Bortier était à peine de quelques semaines à Paris, pour y séjourner le premier hiver, qu'il entretint une correspondance avec notre célèbre poète flamand et dixmulois, M^me^ Vanackere, née Marie Doolaeghe. Il la mit au courant du mouvement littéraire parisien, surtout au point de vue de la poésie. Il lui envoya les ouvrages de quelques poètes qui avaient alors la vogue. Lui-même avait fait publier, en français, les *Maximes de Franklin*. Il demanda à M^me^ Vanackere d'en faire une traduction flamande. Cet opuscule fut publié à un fort tirage. Il lui indi-

qua également, pour les traduire en flamand, quelques poésies de Mme de la Verpillière, née J. Champein, entre autres, une imitation d'une charmante idylle de Théocrite : *Les Pêcheurs*.

Je copie d'une lettre, datée de Paris, ces quelques lignes : « ... Dans la pièce de vers flamands que je viens de lire attentivement, j'ai retrouvé la naïveté, la grâce, l'élégance des vers français. J'y ai reconnu toutes les qualités qui distinguent votre plume.

» Veuillez, donc, madame, recevoir mes remercîments et mes félicitations. Vos lecteurs, j'en suis persuadé, ne manqueront pas non plus de vous féliciter vivement. »

Plus tard, il lui envoie tant de traductions à faire, qu'il s'excuse d'abuser de son obligeance, mais il fait cela d'une façon très-habile, car il prend le poète par son faible — son amour pour Dixmude, — « ... mais, je suis persuadé, madame, que *la certitude de rendre votre talent utile aux Dixmudois* est un motif suffisant pour vous... »

Pour rendre hommage au talent poétique de sa concitoyenne, il lui offrit, en souvenir, une

belle collection de livres flamands, auxquels il avait joint le manuscrit d'un ouvrage de son grand-père, portant pour titre : « Grooten schoolboek (1). »

*
* *

En 1843, le *Magasin pittoresque*, par les soins et sous les auspices de Bortier, donna une gravure, représentant le *Jubé de l'église de Dixmude*. Une notice que je viens de relire à l'instant (et que je trouve trop écourtée), accompagnait le dessin. Le moment était propice pour faire connaître au loin ce beau et riche monument.

Le *Magasin pittoresque*, cette vieille, honnête et si utile publication, — la grand'mère de tous les journaux illustrés, — entrait alors dans

(1) *Grooten schoolboek*. Le livre a été édité à Dixmude en 1804. C'est un résumé encyclopédique, très-méthodique, très-clair, et plein de bon sens. On y remarque, entre autres, des appréciations philosophiques et scientifiques réellement curieus s pour le temps où il a été écrit. Aussi Bortier, dans son testament olographe, rappelle *con amore* « le *Grooten schoolboek* » de son grand-père, à propos d'un legs fait en faveur des écoles primaires rurales de Belgique, legs consistant en une somme de douze mille francs, destinée à l'acquisition de planisphères célestes.

sa onzième année d'abonnement. Il jouissait d'une vogue inouïe, et était avidement lu dans toute l'Europe.

Qu'il me soit permis de dire un mot, en passant, à propos du jubé de Dixmude. C'est le spécimen le plus caractéristique, peut-être, que l'architecture gothique ait produit à l'époque du style fleuri. En effet, malgré ses mille et un ornements, moulures, feuillages entremêlés, broderies gracieuses et ténues, fantaisies inextricables, travaillées et fouillées avec une finesse et une délicatesse étonnantes, malgré tout cela, ce morceau artistique présente à la vue un ensemble, une unité, une harmonie qui frappe le regard.

Chose étrange, il n'y a que quelques années qu'on est parvenu à découvrir le nom de l'auteur de ce splendide monument artistique : Jean Betet (1). Et, chose plus étrange encore, ce nom de Jean Betet ne se trouve dans aucun dictionnaire biographique !

Toujours est-il, que Bortier et le *Magasin*

(1) C'est le savant archéologue Wheale qui, en fouillant à Dixmude dans de vieilles paperasses, a fait cette précieuse trouvaille.

pittoresque, — l'un aidant l'autre, — n'ont pas peu contribué à populariser le jubé de Dixmude.

* *

Un an plus tard, en 1844, il offrit à la ville par donation entre vifs « un bâtiment ayant servi aux Récollets ». Vaste monument, d'une solidité de construction à toute épreuve, ayant une superficie de 6 ares et 10 centiares. Pour tout ornement, au toit, très-élevé, une aiguille ou clocheton, très-finement pointu, d'une sveltesse remarquable, et qu'on aperçoit de loin.

Aujourd'hui, cet édifice communal porte le nom de *Halles*, et sert d'abri aux étalagistes pendant les journées de la *kermesse*.

Un jour viendra, sans doute, où la situation financière de la ville de Dixmude permettra de l'utiliser pour y ériger soit un petit théâtre, ou y établir un musée d'antiquités dans des proportions modestes, ou une salle de concert où l'on pourrait faire en même temps les distributions de prix aux écoles communales. Au surplus, le vaisseau est tellement spacieux et élevé qu'on pour-

rait l'aménager, de façon à y faire toutes ces installations à la fois.

N'oublions pas de mentionner que l'acte notarié de cession contient « cette *condition expresse* (ce sont les termes authentiques) *que l'administration de la ville n'autorise jamais l'appropriation de ce local à une corporation religieuse.* »

Il y a eu des intolérants et des fanatiques pour blâmer cette dernière restriction. Quant à moi, j'applaudis à cet acte de libre-penseur.

* * *

Passons à un autre ordre d'idées. Que de secours, en nature, en argent, en journées de travail, Bortier n'a-t-il pas distribués pendant les premières années de la maladie des pommes de terre?

Et, lorsque survinrent ces terribles inondations qui désolèrent nos contrées et appauvrirent tant de petits cultivateurs, n'est-il pas accouru sur les lieux du désastre, donnant

l'exemple du courage, et l'exemple aussi d'une inépuisable générosité?

Durant ces autres années tristes, calamiteuses, et que la Belgique a caractérisées d'un mot sombre : *la misère des Flandres*, quand la Flandre occidentale et la Flandre orientale criaient famine, Bortier était là, et il mit sa bourse à la disposition de sa ville natale. Un des premiers et toujours prêchant d'exemple, — il préconisa les distributions de soupes au peuple, brisé par les privations.

Encore!...

Qui pourrait dire les dons qu'il a faits à l'administration communale en faveur des pauvres et des indigents de Dixmude? Enfin, ces aumônes, indirectement et si délicatement données à cette catégorie de malheureux qui souffrent plus que les autres, parce qu'ils cachent leurs misères aux yeux du public, ces aumônes, — qui étaient plutôt des actes de libéralité, — remises au nom d'un citoyen compatissant, qui toujours désirait et voulait rester... anonyme? Ah! il me suffit de faire allusion à ces belles actions de fraternité, ne voulant pas dévoiler

des secrets, qu'on m'a confiés et que je dois garder pour moi seul...

*
* *

Bortier eut un jour, — c'était en 1844 ou en 1845, — un charmant caprice. Sa ville natale n'avait pas de jardin public. Il fallait lui en donner un.

Il avait précisément un terrain, convenablement situé, à l'est de la ville. C'était un vieux jardin potager, qu'il bouleversa de fond en comble. Il n'en laissa subsister que deux superbes noyers, auxquels il tenait énormément.

Et la ville de Dixmude eut son jardin... Bortier.

Elle en a eu la jouissance, tout à fait gratuite, pendant plus de trente-quatre ans! A l'avant-dernier chapitre, nous vous dirons comment elle en est devenue propriétaire, sans bourse délier.

Ce que Bortier s'est dû donner de peines, à l'égard de ce parc, pour parvenir à son but, — rêvant, comme toujours, quelque chose d'idéal! — ce qu'il a dépensé d'argent, je ne le dirai point, parce que vous ne voudriez pas me croire,

parce que vous me taxeriez d'exagération.

Mais un jardin, cela n'était pas suffisant. Bortier y fit placer sur des piédestaux les bustes de *Vanden Berghe* dit *Montanus*, et de *Vanpoucke*, deux célébrités dixmudoises (1). Il offrit ce riche présent à la ville... qui ne le refusa point. Ces deux bustes de marbre, — vraies œuvres d'art, — sont dus à l'habile ciseau de Devigne.

Pendant la fête d'inauguration, on distribua des milliers d'exemplaires d'une estampe représentant le nouveau jardin public. J'ai là devant moi cette jolie gravure sur bois, bien faite et bien venue. Au bas du dessin, des notices biographiques de Montanus et de Vanpoucke. Ce cadeau venait encore de Bortier, qui l'avait envoyé de Paris à ses chers concitoyens.

Je viens de parcourir rapidement le compte-

(1) **Thomas Vanden Berghe, dit Montanus, né en 1617, fut un médecin renommé. Il a laissé un ouvrage traitant de la peste.**

Vanpoucke, illustre sculpteur, né en 1740. Parmi ses œuvres nombreuses, éparpillées à Rome, à Londres, en Autriche, en Belgique, on remarque à l'église de Saint-Bavon à Gand : *les Statues de saint Pierre et de saint Paul*, et la statue représentant : *l'Indigence*.

Mr D. B. P., à Dixmude, possède un ouvrage de Vanpoucke, dont le sujet figure : *Une jeune fille endormie*. C'est un morceau artistique d'une rare élégance de formes, d'un galbe très-fin, et d'un modelé parfait.

rendu de cette fête dans le journal de Dixmude *het Weekblad*. Au milieu de discours, de toasts et de descriptions, je trouve une ode de Mme Van Ackere-Doolaeghe. Cette poésie est empreinte d'un grand lyrisme. J'en détache la première strophe, que je traduis le plus librement possible.

« Un Belge, un noble cœur (1), a fait revivre vos traits dans le marbre. Il vous réunit, l'un à côté de l'autre, comme des amis inséparables. Ici souffle l'air natal. Ici, sous l'étoile qui vous a vus naître, vos âmes ont été animées pour la première fois du feu sacré de la science et de l'art. Maintenant, pleins de beauté et de grandeur, brillez, brillez au haut du piédestal. Votre image ne nous quittera plus, et vivra pour toujours dans notre souvenir. Votre gloire resplendira d'un nouvel éclat. Et désormais la faux de la mort sera impuissante à vous détruire : vous êtes immortels ! »

*
* *

Bortier contribua pour une grande part aux

splendides réjouissances que donna (en 1858), la ville de Dixmude, à l'occasion du l'inauguration du chemin de fer de Lichtervelde-Dixmude-Furnes-Dunkerque.

Dans un journal local, le *Weekblad*, je trouve un article, sincèrement écrit, et qui me semble refléter le sentiment de l'opinion publique d'alors. On y parle avec un accent enthousiaste de M. Bortier, qu'on appelle : « Le philanthrope, le grand ami du peuple, l'homme du progrès, notre concitoyen dont certes nous sommes fiers. » Voici encore, en substance, quelques extraits : « M. Bortier contribue généreusement et activement à nos fêtes. Son jardin sera richement orné. Le soir, il sera brillamment illuminé. De plus, M. Bortier offrira quarante prix au peuple, vingt aux femmes, et vingt aux hommes. »

Un journal flamand de Gand, *de Broedermin*, fait un grand éloge de Bortier, et, entre autres choses, dit de lui : « ... Een man, die door klein en groot als de weldoener zijner geboortestad gezegend wordt. » Ce qui signifie en français : « ... Un homme que tout le monde bénit,

parce qu'il est le bienfaiteur de sa ville natale. »

Enfin, en fouillant dans mes vieux papiers, je retrouve un feuilleton du *Journal de Bruges*, intitulé : *Un dernier mot sur les fêtes de Dixmude*. Je prends la liberté de cueillir la fin de ces pages, qui doivent avoir été écrites par celui de mes amis intimes que je connais le mieux.

« Je ferais preuve de mauvais goût, si je n'attirais point votre attention sur les quatre petits transparents, en forme de cadres, appendus à la grille du Jardin-Bortier. Autour, il y a des guirlandes de verdure dans lesquelles M. Bortier lui-même avait élégamment posé des fleurs artificielles d'une beauté et d'une fraîcheur telles, qu'elles eussent embelli les cheveux d'une jolie femme. Au bout de chacun de ces tableautins champêtres, s'étale coquettement une locomotive, peinte avec beaucoup de finesse; plus bas, tout le monde a pu lire ces quatre inscriptions :

De stoommachien doet de nijverheid bloeijen.

De stoommachien doet de landbouw bloeijen.

De stoommachien ontwikkeld de algemeene volksverlichting.

De stoommachien ontwikkeld de algemeene welvaert.

Ce qui veut dire :

La machine à vapeur fait fleurir l'industrie.

La machine à vapeur fait fleurir l'agriculture.

La machine à vapeur développe la civilisation générale du peuple.

La machine à vapeur développe la prospérité générale.

Ces pensées si simples, et pourtant si éloquentes, disent plus en l'honneur de M. Bortier que les plus brillants éloges. »

*
* *

Bortier mit en œuvre tous les moyens de propagande pour la diffusion de l'instruction populaire. Il engagea, encouragea des jeunes gens intelligents et studieux, parmi lesquels des ouvriers-chefs, à donner des conférences sur l'agriculture, l'arboriculture, la botanique. Il leur

expliqua comment ils devaient tâcher de se rendre favorables à leur auditoire; de quelle façon ils devaient envisager et développer la question; dans quel ordre ils devaient traiter leur sujet. Et quand tout était fini, Bortier paya le conférencier ou lui offrit un cadeau. Tout le monde était content. Mais tout le monde ne soupçonnait même pas le nom de celui qui avait tout arrangé, tout préparé, tout mené à bien. Témoin deux missives, pleines de détails intéressants, et qu'a bien voulu me confier M. P. T...

*
* *

Ne dirait-on pas que je m'occupe d'enfiler un collier de perles? Eh oui! Mais combien je laisse glisser de ces perles que vous ne voyez pas!

*
* *

Cependant, je m'en voudrais de ne pas faire mention de cet autre trait de générosité.

Il y a quelques années, Bortier me demandait

des nouvelles de la bibliothèque populaire fondée par la Société flamande « de Ware Vanduyse's vrienden. »

— Est-ce qu'à Dixmude l'utilité de la lecture est bien comprise par le peuple?

— Certainement. On lit beaucoup ici. Chaque dimanche, l'hiver surtout, notre local est assiégé...

— Lui, avec un léger sourire : On lira plus encore, *lorsqu'il y aura plus de livres.*

Et huit jours après cette conversation, nous reçûmes la somme de trois cents francs destinée à l'achat de nouveaux livres.

Ai-je besoin d'ajouter le nom du donateur?

*
* *

Au moment de mourir, Bortier s'est souvenu de sa ville natale, et, ce n'est pas sans émotion, que je transcris ici cette disposition de son testament olographe :

« Je lègue à Dixmude, ma ville natale, mon » jardin servant aujourd'hui de promenade pu- » blique, à la condition qu'il ne pourra jamais re-

» cevoir une autre destination ; à la condition
» encore, qu'à toutes les fêtes publiques qui y
» seront données, des places d'honneur soient
» réservées à tous les instituteurs communaux
» qui s'y présenteront.

» Aucun frais ne pourra incomber à la ville
» de Dixmude du chef de la donation de mon
» jardin. »

. . . . . .

CONCLUSION.

LE BUSTE.

Il est à Dixmude un endroit, que tous nous connaissons et aimons. Les étrangers de passage ne manquent point de le visiter et d'en faire le tour. Beaucoup de petites villes souhaitent d'en avoir un pareil à leur disposition.

Cet endroit, c'est le Jardin-Bortier.

Close d'une élégante grille en fer, cette promenade est vraiment charmante. A l'est et au sud, deux portes d'entrée. Par-ci par-là, on peut voir se dessiner au loin, dans la campagne, quelques

jolis points de vue, quelques paysages doux et tranquilles. Du côté de l'ouest, une troisième grande porte, donnant sur une des plus jolies rues de la ville. Une belle allée de marronniers, dont les branches entrelacées forment berceau, — et où dansent follement les amoureux pendant la kermesse, — vous conduit au milieu du jardin, et à la pelouse. Au printemps et l'été, comme on est bien dans ce coin de verdure, où la végétation est si luxuriante! Des fleurs, des massifs d'arbustes. Des bouquets d'arbres ombrés. L'air y est toujours embaumé et frais. Chaque année, le rossignol vient construire son nid dans l'un ou l'autre buisson... Et, je ne sais, à la faveur de quelle légende musicale, des Dixmudois prétendent, que les chants de l'incomparable virtuose aérien sont plus beaux, ses roulades plus sonores et ses mélodies plus suaves, là, dans cet enclos, que dans les autres jardins de la ville ou des environs?...

. . . . . .

Eh bien! c'est dans ce jardin, dans ce petit parc, que la ville de Dixmude, reconnaissante, veut honorer la mémoire et perpétuer le souvenir

de son grand bienfaiteur. C'est là que l'administration communale a conçu le projet d'élever un buste à Pierre Bortier, — là où tout parle de lui, — et, par une délicate attention, non loin de ces deux noyers, de ces deux arbres séculaires, aux majestueuses frondaisons, qu'il aimait à contempler...

Et le jour, où aura lieu l'inauguration du buste d marbre, — fête qu'un monde de souvenirs rendra impressionnante, — les élèves des écoles primaires communales de garçons et de filles viendront se grouper respectueusement autour de l'image aimée...

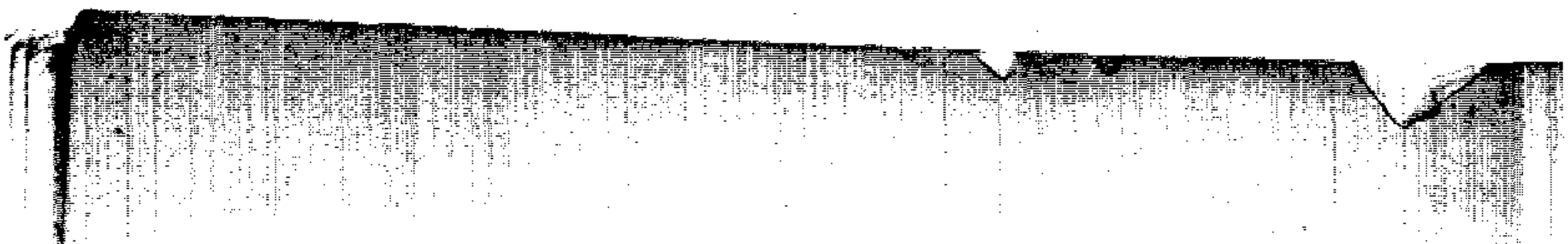
Et comme le dit Pierre Bortier, dans son testament, « des places d'honneur seront réservées aux instituteurs communaux. »

FIN.

Dixmude, le 24 avril 1880.

TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.
A mon père	5
Le 15 septembre 1879	7
Pourquoi ce livre ?	10
A vol d'oiseau.	13
Bortier agronome	17
Écrivain-brochurier	22
Homme politique et philosophe.	29
Portrait à la plume.	43
Quatre anecdotes. — Le serment d'Annibal	47
Place vide	51
Fausse noblesse	52
Histoire de chiens	54
Le philanthrope	58
Le bienfaiteur de Dixmude	68
CONCLUSION. — Le buste	86



DU MÊME AUTEUR.

POÉSIES DE Mme VAN ACKERE-DOOLAEG

étude biographique, 1 vol. in-16, édition épuisée

VOCABULAIRE DE FANTAISI

IN-32.